

# HISTOIRES PARALLÈLES DE LA MÉDECINE

DU MÊME AUTEUR

En somme... – De quelques  
prêts-à-penser au quotidien  
*Monographie, 1997*

99 minimes  
*L'Âge d'Homme, 1997*

Derrick – L'ordre des choses  
*L'Hèbe, 1999*

Gerb  
*L'Âge d'Homme, 2000*

Déprimé ou dépressif ?  
*L'Hèbe, 2001*

La Vraie Nature de l'homéopathie  
*PUF, 2001*

Allain Leprest – Je viens vous voir  
*Christian Pirot, 2003*

*THOMAS SANDOZ*

# HISTOIRES PARALLÈLES DE LA MÉDECINE

Des Fleurs de Bach à l'ostéopathie

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

CET OUVRAGE EST ÉDITÉ PAR NICOLAS WITKOWSKI

ISBN 2-02-060703-4

© Éditions du Seuil, février 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À la mémoire de ma fille Coline  
† 17 septembre 2002*

L'auteur a bénéficié des ressources de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (Hospices-CHUV et UNIL, Lausanne) et remercie tout particulièrement son directeur, le professeur Vincent Barras.

# Traitement et posologie

## Le parti de l'opposition

### *Diagnostic*

Pas une semaine ou presque ne passe sans qu'apparaissent sur le marché de la santé de nouvelles approches thérapeutiques, autoproclamées « douces », « naturelles », « complémentaires » ou « parallèles ». Qu'elles fassent l'éloge de médicaments, de diètes, de massages ou de gadgets électromagnétiques, toutes partagent la volonté de se voir inscrites en majuscules dans l'histoire de la médecine, comme en témoignent leurs propos généralement enthousiastes et revendicateurs. Avec cet espoir légitime d'enrichir l'orthodoxie en matière de soins, ces thérapeutiques – même celles qui se disent inspirées de savoirs ancestraux ou exotiques – se présentent volontiers comme des *innovations*.

Or cette impatience à proclamer des « révolutions » thérapeutiques tient plus du marketing que de la chronique des idées médicales. Un regard même distrait vers le passé suffit en effet pour se convaincre que les innombrables moyens pour « garder santé » offerts comme des alternatives originales à la médecine conventionnelle (officielle, académique, scientifique, biomédicale, héroïque) combinent à l'infini un petit nombre de gestes et de principes qui résistent au temps et qui ne se préoccupent guère de l'évolution des sciences médicales. Des disciplines aussi disparates que l'héliothérapie, le drainage lymphatique, la kinésiologie ou l'urinothérapie ont beaucoup plus de valeurs et

d'outils en commun qu'il n'y paraît de prime abord. Une perspective historique permet justement d'éclairer les liens filiaux unissant, officieusement ou non, les monodiètes classiques aux vitaminothérapies contemporaines, l'homéopathie aux Fleurs de Bach, l'hydrothérapie du côlon aux *corn flakes*.

L'histoire des idées et des pratiques médicales non orthodoxes n'en est qu'à ses balbutiements en francophonie. La frilosité dont témoigne l'Académie à l'égard des hérésies thérapeutiques tient au biais qui veut qu'en médecine comme ailleurs la réussite soit toujours préférée à l'échec. L'histoire de la médecine aime à se souvenir de découvertes lumineuses et profitables, de savants humanistes et ingénieux, de révolutions avérées. C'est oublier qu'aucune science n'avance sans trébucher, qu'aucune technique ne s'impose sans douleur. C'est minimiser aussi les obstacles, les chausse-trapes et les trahisons qui font le décor des beaux ouvrages.

En s'appuyant sur l'épistémologie – au sens d'histoire des vérités que se donnent les hommes –, une généalogie des thérapeutiques non orthodoxes doit montrer comment les méthodes contestées de soins s'inscrivent pleinement dans l'histoire sociale de la santé. Aux côtés de courants durables tels que l'hydrothérapie, l'herbalisme, la chiropractie ou l'aromathérapie surgissent d'innombrables thérapeutiques aussi éphémères que douteuses – des cures, des injections, des machineries. Chacune des créations thérapeutiques disqualifiées par l'orthodoxie dépend en effet étroitement d'un contexte culturel (l'industrialisation, la mouvance *new age*), scientifique (le pasteurisme, la biologie génétique) et légal (la lutte contre la fraude, la défense du droit à l'autodétermination en matière de soins). Pour illustration, la peur du cancer produit sans cesse des alternatives, du simple régime riche en vitamines aux appareillages électromagnétiques les plus sophistiqués. Plus généralement, à chaque avancée scientifique ou médicale correspond un détournement, voire une escroquerie, qui exagère, naïvement ou volontairement, la portée de la découverte. Bien souvent, les meilleures intentions croisent les prétentions les plus absurdes.



Aussi contestables soient-elles, ces propositions appartiennent cependant à l'histoire culturelle de la santé, dont elles modifient parfois le cours. Une perspective historique rappelle que les frontières entre l'acceptable et le honni ne cessent de se déplacer. L'idée même d'approches non orthodoxes n'a de sens que par comparaison avec une vérité dominante. Tout au long du Moyen Âge, ce ne sont pas véritablement les méthodes ou les théories qui distinguent les différents praticiens de la santé. Tous sont fidèles aux savoirs antiques et considèrent le corps comme une mixture de solides, de fluides et d'humeurs dont le déséquilibre est cause de la maladie.

La situation change à mesure que les sciences médicales s'affirment comme le credo privilégié pour soigner. De ce point de vue, l'histoire des alternatives en matière de soins débute avec l'organisation et la professionnalisation de la pharmacie moderne et de la médecine. Comme jamais auparavant, les rôles sont précisés, les objectifs déterminés, des législations *ad hoc* conçues pour protéger aussi bien les patients que la communauté médicale contre les charlatans (de *ciarlare*, qui parle avec emphase et prétend avoir des habilités médicales qu'il n'a pas). Ceux qui se disent médecins partagent enfin, malgré la grande diversité des nouvelles doctrines, un corpus de connaissances pratiques, légitimant la notion même de profession médicale. En clair, plus les critères de démarcations s'imposent, plus les thérapeutiques non orthodoxes se concrétisent.

Cet hiatus est renforcé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les sciences expérimentales et physiques font une intrusion massive dans l'art médical, rendant caducs des pans entiers des savoir-faire coutumiers. La mesure et l'expérimentation bousculent l'art de guérir, favorisant l'utilisation d'instruments spécifiques et accélérant le rejet des doctrines antiques. Puis vient la révolution pasteurienne qui magnifie une médecine soumise à la « méthode scientifique ». Désormais, un fossé sépare les consacrés des empiristes et, même si l'alliance entre thérapie, physiologie, chimie et physique ne donne pas immédiatement des fruits, elle oblige à repenser la maladie d'un point de vue anatomo-

mique et « localiste ». Du coup, les autres thérapeutiques disponibles se voient qualifiées de tromperies ou de reliquats médiévaux parce qu'elles ne peuvent pas, ou ne veulent pas, s'accorder aux savoirs des sciences naturelles.

Reste que les relations entre orthodoxes et non-orthodoxes sont hautement ambivalentes, riches de jalousies réciproques. La singulière tolérance qui accueille aujourd'hui, sur le terrain, les thérapeutiques non orthodoxes ne doit pas faire oublier que les règles du jeu se modifient sans cesse. Ce qui était inacceptable hier peut être toléré aujourd'hui, sans qu'il soit d'ailleurs possible de statuer sur l'avenir.

### *Posologie*

Une histoire des thérapeutiques non orthodoxes est avant tout une chronique de révélations, par opposition à une stricte revue des idées, des techniques ou des maladies. Ici, les aspects biographiques se révèlent foncièrement déterminants, ne serait-ce que parce que les promoteurs de thérapeutiques non orthodoxes sont, dans leur écrasante majorité, d'anciens malades guéris contre toute attente.

Ce n'est pas se poser en censeur que de rappeler qu'une simplicité confondante est l'apanage de la plupart de ces systèmes, ce qui explique que les propos des précurseurs heurtent fondamentalement leurs contemporains. Il n'en reste pas moins que ces précurseurs sont habités d'une « fureur thérapeutique », de la volonté implacable d'aider et de guérir leur prochain, envers et contre tout. Les thérapeutes non orthodoxes attendent tous du futur une reconnaissance, tous sont confiants dans le verdict de l'histoire qui saura les réhabiliter. Ils ne cessent de citer Galilée, Harvey, Semmelweis et autres martyrs de la science. Leurs croisades, dans un climat de mépris, n'en sont que plus puissantes : plus le prix à payer est élevé, plus le sentiment d'œuvrer pour une juste cause s'impose.

Ces histoires parallèles de la médecine doivent donc raconter les efforts entrepris par des précurseurs, parfois devenus célèbres, parfois vite oubliés, pour franchir la frontière qui les

sépare du royaume de la reconnaissance, voire de la richesse. Dans ce domaine, l'anecdotique et l'in vraisemblable sont parfois aussi importants que les faits réels – ce qui, cela se comprend, peut désorienter les historiographes classiques. Le succès des approches hérétiques tient souvent à la force persuasive de « légendes thérapeutiques », chimères efficaces constituées de biographies truquées, de prétentions exagérées, de témoignages suspects, de sophismes et d'autres éléments pouvant offusquer la raison. Mais chacun sait que les consommateurs de soins n'ont que faire d'une « médecine des preuves », et qu'ils privilégient systématiquement l'espoir à la vérité.

Établir une histoire des thérapeutiques non orthodoxes oblige à faire des choix. Impossible évidemment de viser l'exhaustivité dans un domaine aussi mouvant et perméable aux modes. L'important est de s'arrêter sur quelques figures principales, événements pertinents ou propositions litigieuses qui ont fait école et qui ont marqué le paysage sanitaire des trois derniers siècles. La méthode retenue ici se propose d'évoquer les mouvements pour eux-mêmes (leur origine, leur contexte social, etc.) et non pas leurs seules appétences, leurs résultats effectifs ou leurs défauts congénitaux. Autrement dit, ce ne sont pas leurs qualités respectives du point de vue des sciences médicales qui doivent être évaluées, mais, avec l'espoir de montrer la logique propre de chaque système, le contexte socio-économique, les motivations des praticiens, les méthodes de raisonnement prisées.

Il n'y a pas d'histoire universelle, pas même en médecine où les sensibilités culturelles doublent, dans tous les sens du terme, l'efficacité du médicament ou du traitement. Par souci de concision, trois pôles géographiques seulement ont été retenus ici : la France, l'Allemagne et les États-Unis. Il ne sera donc pas question d'approches empruntées à d'autres systèmes médicaux dont les prémisses peuvent froisser la pensée commune, à l'image des médecines exotiques, indiennes et chinoises. Quant à l'assortiment merveilleux des psychotechniques, il doit être réservé à un autre ouvrage.

La présente histoire, bien que fragmentaire, semble aboutir à

*Histoires parallèles de la médecine*

un constat à la fois cruel et trivial : il n'y a rien de nouveau – ou presque – sous le soleil. Les techniques évoluent bien plus vite que les idées et les espoirs. Et, prenant la forme de régimes alimentaires, de pilules, d'injections, de machineries sophistiquées, l'hippocratismes et son ode à la nature guérissante règnent toujours.

\*

*Note* : l'astérisque accolé à un nom propre renvoie à un développement plus ample dans un chapitre approprié ; les chiffres entre crochets renvoient aux titres de la bibliographie.

# Plantes, sucs et senteurs

## Du botanisme aux tisanes

### *Une herbe sur la langue*

« Assez de ces savantes rêveries. [...] Il est grand temps que ceux qui se considèrent comme médecins cessent enfin de tromper les pauvres gens avec leurs verbiages et commencent à agir, c'est-à-dire à les aider et à les guérir réellement » [*Organon de l'art de guérir*, 6<sup>e</sup> éd.].

L'auteur de cette harangue, Samuel Hahnemann\* (1755-1843), fondateur de l'homéopathie, n'est pas seul à maudire la médecine savante dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour ne nommer qu'eux, Vincenz Priessnitz\* (1799-1851) dans les pays germaniques, James Morison\* (1770-1840) en Angleterre, Samuel Thomson\* (1769-1843) aux États-Unis font de même. Aucun d'eux n'a de mots assez sévères pour discréditer l'art de guérir de leur époque. Thomson, pour illustration, est mû par une rancœur puissante : « Les savoirs et usages médicaux sont dans une grande mesure consignés dans un langage mort, et un homme malade est souvent obligé de risquer sa vie là où il ne parierait pas un dollar, parce qu'il ne peut pas comprendre les prescriptions des médecins. [...] La majeure partie de ce qui est appelé aujourd'hui médecine est poison mortel » [72, p. 5-6, notre traduction].

L'idée selon laquelle l'« homme-médecine » est inutile sinon dangereux commence à prendre forme. De plus en plus de voix

se font entendre pour dénoncer les limites de pratiques médicales non seulement violentes, mais échouant à apporter la preuve de leur efficacité. Ainsi, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les ennemis publics ne sont plus seulement les fièvres, les vers, les épidémies et les affections ponctuelles, mais les traitements traditionnels, à commencer par la saignée. Une autre torture infligée aux patients est le calomel, une poudre blanche insipide de chlorure mercureux prescrit comme purgatif. Mal utilisé et foncièrement dangereux (il n'est pas rare que l'apparence du patient change radicalement au cours de son traitement), le calomel occasionne de nombreuses intoxications ainsi que des troubles surajoutés (maladies osseuses et dentaires, dessiccations...).

La phytothérapie représente l'un des outils premiers pour combattre l'orthodoxie. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est aux remèdes à base de plantes qu'a recours le plus grand nombre pour garder la santé ou tenter de guérir. Distillées, séchées, moulues ou en décoction, les herbes usuelles dont les vertus ont été découvertes empiriquement au cours des millénaires nourrissent une médecine populaire dont le fondement est l'expulsion des humeurs nocives. Les végétaux, qui forment alors plus de la moitié de la pharmacopée, et les herbiers, en continuité avec les usages traditionnels, restent appréciés. Le *Bancke's Herbal*, publié pour la première fois en 1525, est aussi répandu que l'ancien *Culpeper's Complete Herbal and English Physician* (1652). Rien d'étonnant donc à ce que la phytothérapie constitue le terreau dans lequel prospèrent des thérapeutiques, industrielles ou artisanales, dont le premier devoir est de bousculer l'orthodoxie.

Un des premiers à associer phytothérapie, commerce et lutte contre la caste des médecins est un Anglais établi en Virginie, John Tennent (env. 1700-1748). En 1734, il fait sensation en publiant un manuel de médecine domestique, *Every Man His Own Doctor*. Il y soutient la thèse, alors parfaitement recevable, selon laquelle les médecins causent généralement plus de mal que de bien. Son propos va plus loin en ce qu'il vulgarise un savoir protégé. La notion d'automédication qui fera le bonheur des auteurs de la fin du XX<sup>e</sup> siècle n'a évidemment aucun sens à

une époque où la norme est le traitement « maison », mais le pavé est dans la mare.

Si l'histoire retient le nom de Tennent, c'est d'abord parce qu'il symbolise l'innovateur blessé par le manque de reconnaissance. Il représente aussi le thaumaturge conscient de la valeur marchande de ses traitements. En effet, Tennent assure que l'herbe à serpent sénèque (*Seneca Snakeroot*, *Polygala senega L.*) dont il commercialise un extrait constitue le meilleur remède contre la pleurésie. Pour encourager les patients à utiliser sa découverte, Tennent organise avec un pharmacien une distribution gratuite du médicament. Il s'arrange aussi pour fâcher les autres médecins afin que ceux-ci écrivent contre lui et se lancent dans d'interminables débats. Il cherche enfin le soutien d'hommes de pouvoir en leur promettant des parts d'une fortune à venir.

En 1737, Tennent décide de partir à la conquête de Londres. Il y fait la connaissance d'éminentes personnalités, dont Richard Mead, médecin du roi et intime de notables tels que le physicien Isaac Newton, le poète Alexander Pope ou le politicien Robert Walpole. Séduits, ses amis vont jusqu'à faire pression sur l'université d'Édimbourg pour qu'un diplôme de docteur en physique lui soit remis. En vain.

À cette même époque, Tennent envoie pour approbation un extrait de son remède à la Société royale de Paris. Les essais, effectués sur trois patients pleurétiques ainsi que sur quelques hydropiques et asthmatiques, semblent concluants. Confiant, Tennent retourne en Virginie. La gloire, hélas, ne vient toujours pas. Maugréant sur l'ingratitude des Colonies, l'homme revient à Londres en 1739 où il est bientôt rattrapé par une mauvaise réputation acquise outre-Atlantique. Devant faire face à de sérieux tracassés financiers, il épouse précipitamment une riche veuve. Leur lune de miel est gâchée par la révélation, faite par un ancien patient, de l'existence d'une première épouse légale. Sa fortune fléchit peu à peu et Tennent meurt à Londres dans la solitude.

*Le début de la fin*

Tennent fait office de précurseur tant sur le plan commercial que sur le plan du combat idéologique. C'est pourtant un autre homme, Samuel Thomson (1769-1843), qui va bouleverser fondamentalement le paysage sanitaire américain. Thomson naît en 1769 dans le New Hampshire. Enfant souffreteux, il est proche d'une voisine guérisseuse qu'il accompagne lorsqu'elle procède à ses cueillettes. Sous son patronage, les années passant, Thomson acquiert de bonnes connaissances en phytothérapie et, réputation locale aidant, se laisse bientôt appeler « docteur ». Vers 1805, il devient médecin itinérant et voyage dans toute la Nouvelle-Angleterre.

Thomson marche sur les traces de Peter Smith (1753-1816), un des inspirateurs de l'herbalisme américain. Pasteur baptiste, Smith commence sa carrière dans le New Jersey, se rend ensuite en Géorgie, au Kentucky puis dans l'Ohio. Son ouvrage paru en 1813, *The Indian Doctor's Dispensatory*, répertorie les végétaux utiles et indique leurs applications médicales. Smith y explique la triple origine de ce savoir, acquis auprès de son père, un *Indian doctor*, de guérisseurs et surtout par sa propre expérience.

Les convictions de Thomson s'inscrivent dans une histoire personnelle douloureuse. Par deux fois, les insuffisances de la médecine orthodoxe le convainquent de la supériorité de l'herbalisme, d'abord lorsque les médecins ne parviennent pas à sauver sa mère, ensuite lorsque son épouse frôle la mort. Non sans quelques ambitions, Thomson décide alors de donner à ses connaissances médicales des atours plus solides. De façon empirique, il commence à tester sur ses proches les qualités de certaines plantes qu'il a appris à différencier. Il dispose bientôt d'une liste de végétaux auxquels il attribue, plutôt intuitivement, une action thérapeutique spécifique. À partir de 1805, il quitte de plus en plus régulièrement sa ferme pour prodiguer des soins ou diffuser la bonne parole.

L'ancien fermier élabore peu à peu une théorie susceptible de



rendre compte de l'action de son système. Cette théorie repose sur l'opposition, symbolique et pratique, entre le froid et le chaud. Par métaphore, Thomson considère le corps comme une cheminée. La cause première de la maladie réside dans le « froid » morbide, et son remède est la « chaleur » qui vient réchauffer les organes et brûler les « combustibles » alimentaires. Autrement dit, tous les troubles de la santé résultent d'une même cause et peuvent par conséquent être traités par une même classe de médicaments. Logiquement, cette médecine, qui se donne de vagues origines grecques, fait l'apologie de moyens de « tempérer » le corps, en premier lieu les bains et les extraits botaniques sudatoires. L'importance des vomitifs se conçoit également dans cette perspective, qui glorifie toute solution contrecarrant les obstructions stomacales.

Au final, le procédé de Thomson, qui combine des plantes à action émétique et des ingrédients épicés (poivre de Cayenne, paprika, gingembre...), tient en six remèdes seulement. La clef de voûte de ce système est la lobélie, plante avec laquelle Thomson entretient une longue histoire. Enfant, il utilise déjà les vertus vomitives de cette campanulacée pour faire des farces à ses camarades. Une vingtaine d'années passe avant qu'il découvre une autre richesse de la lobélie : ses qualités pyrogènes (qui élèvent la température), atout majeur aux yeux de Thomson.

Un livre de conseils et de recettes, le *New Guide to Health*, accompagne les six extraits formant cette pharmacopée. Thomson s'y distingue par sa virulence contre l'orthodoxie. Ses attaques portent contre la saignée, l'usage des sangsues, du mercure, de l'opium ou encore du salpêtre, parvenant contre toute attente à donner à ses émétiques le visage avenant du remède naturel et doux. Thomson s'emporte aussi contre les coûts excessifs de la médecine, menant un véritable combat idéologique.

### *Les empereurs sanguinaires*

La hargne de Thomson ne se comprend qu'en regard de la situation qui prévaut dans les Amériques comme en Occident.

Comme aujourd'hui, une hiérarchie transparente organise les pratiques médicales et pharmaceutiques [56]. Le médecin « physicien », lettré, pose le diagnostic et choisit la médication. Le chirurgien se charge ensuite des opérations manuelles. Enfin, le pharmacien fournit les médicaments. À côté d'eux, d'autres professions reconnues conduisent des actes médicaux, principalement les nourrices et les sages-femmes. S'y ajoutent de nombreux guérisseurs non officiels, barbiers, dentistes, rebouteux, herboristes, religieux et surtout toute une gamme d'empiristes – qualifiés ainsi en référence à leur pragmatisme.

Qui dit hiérarchie dit aussi différence de statut. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les médecins s'emploient à défendre une influence et un prestige qui leur semblent dus. En France, cette volonté se traduit par la création, en 1773, de la *Gazette de santé* dont l'objectif avoué consiste à diffuser dans les campagnes les connaissances médicales. C'est la médecine de soi-même qui se trouve implicitement condamnée, y compris les dictionnaires de santé et autres ouvrages de soins domestiques.

Cependant, l'art savant patine, comme le montre l'exemple américain. Au moment même où Thomson milite pour son système monomaniacque, l'orthodoxie n'a guère mieux à proposer. Autant dire que l'époque accueille avec ravissement tous les moyens thérapeutiques pouvant les éloigner de la médecine héroïque et de ses remèdes imprécis.

### *Plus on est de fous, plus on guérit*

Thomson arrive au bon moment. Il profite du mouvement social né autour de l'élection à la présidence d'Andrew Jackson (1767-1845) en 1828, période qui favorise le sens commun. Thomson, fier de ses modestes origines, se veut justement un homme du peuple parlant au peuple. Le système qu'il instaure a pour but de prouver que l'on peut se passer de la docte profession. Lui qui se vante volontiers de n'avoir jamais lu un livre de médecine fait sien le slogan « Chaque homme est son propre médecin ». Les masses affranchies, ouvriers et agriculteurs en tête, s'enthousiasment pour cette perspective.

Le jacksonisme, en plus de son anti-intellectualisme, exalte la liberté économique, comprise comme l'expression supérieure de la démocratie. Et Thomson en profite, car son innovation véritable réside dans le marketing. Autant par sens infus du commerce que par crainte d'être spolié, Thomson parvient à obtenir en 1813 une patente pour son système thérapeutique. À cette époque, la procédure est flottante et le requérant n'a besoin de démontrer ni la nouveauté ni même l'utilité de son invention. Thomson parvient ensuite à organiser un système pyramidal efficace et fort rentable. En 1811, il fonde sa première Friendly Botanical Society, composée de familles ayant choisi, moyennant la somme alors importante de 20 dollars, d'utiliser ses produits et de recevoir le *New Guide to Health* pour devenir expert en médecine domestique. Dans les faits, Thomson garde un contrôle total sur la vente des fournitures de base...

Le thomsonisme devient un véritable mouvement social dont l'apogée se situe entre les années 1820 et 1830. On estime alors qu'un sixième de la population américaine utilise sa méthode. Des agents officiels, les «thomsoniens», organisent le tout. En 1840, 100 000 droits d'utilisation sont placés. Pour faciliter certaines phases du traitement, des infirmeries sont établies. L'une d'elles, à Norfolk en Virginie, traite 600 cas durant sa première année. Face à la demande, les thomsoniens sont peu à peu contraints par leurs clients à pratiquer des gestes médicaux, ce qui ne se fait pas toujours dans les meilleures conditions. Certains nouveaux héros exercent ainsi une médecine botanique audacieuse et fort éloignée des principes du concepteur, notamment en donnant des doses excessives de lobélie.

Ce mélange ambigu entre démocratisation de la médecine et commerce éhonté explique facilement que Thomson ait dû, au cours de sa carrière, rendre des comptes à la justice. Il est par exemple arrêté et emprisonné en 1809 à la suite du décès d'un de ses patients. Les orthodoxes profitent en effet de l'occasion pour démontrer l'inanité des thèses botanistes. Thomson ne reste cependant à l'ombre que le temps de l'instruction, soit un petit mois. La légende rapporte que le jury souscrit immédiatement à

la démonstration d'un complot perfide fomenté par les *regulars* pour écarter Thomson. Celui-ci triomphe et profite de l'occasion pour engager une nouvelle entreprise de dénigrement de l'orthodoxie.

*Bruits de botanismes*

Thomson n'est pas un homme heureux. Il supporte difficilement les nombreux et inévitables piratages de sa doctrine. Des copies ou des plagiatés de son livre abondent, de même que des kits de remèdes apocryphes. Il y a pire : peu à peu, le mouvement évolue pour se donner des assises plus proches de l'orthodoxie. Thomson, convaincu comme au premier jour de l'importance de l'automédication, se méfie de ce processus et s'oppose notamment à la création d'écoles pour les praticiens.

Dès les années 1830, certains disciples quittent le navire et, en une décennie seulement, le thomsonisme éclate en une pluralité de petits groupes cherchant à se distinguer les uns des autres par des noms ésotériques jouant sur les notions de botanique, de réforme et d'indépendance. Pour seule illustration, un agent de l'Ohio dénommé Horton Howard publie un traité intitulé *Improved System of Botanic Medicine* [Système amélioré de médecine botanique, 1832] et organise sa propre famille de promoteurs d'une doctrine qui ne fait qu'ajouter quarante-deux plantes à la liste de Thomson. Ce dernier répond par des actions judiciaires à ces développements qu'il ne conçoit que comme des provocations. Mais les faits sont là : Thomson a perdu le contrôle du thomsonisme...

Thomson s'éteint en 1843. Il laisse un souvenir ambigu dû aux nombreux paradoxes qu'il incarne. Combattant infatigable contre la médecine héroïque, il propose un système qui n'est pas plus tendre avec les malades. Dans le même temps, il ridiculise l'orthodoxie en soulignant sa pauvreté théorique alors que lui-même défend une doctrine d'un simplisme confondant. Enfin, le fermier illettré du New Hampshire tente de contrecarrer la légitimité des corporations des médecins en oubliant sciemment que le négoce qu'il élabore joue sur un monopole des plus discutables.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2005. N° 60703 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

